

QUE JUSTICE SOIT RENDUE

GIORGIO FONTANA

QUE JUSTICE
SOIT RENDUE

roman

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR FRANÇOIS BOUCHARD

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

Titre original : *Per legge superiore*

Éditeur original : Sellerio editore

ISBN original : 978-88-389-2588-7

© original : Giorgio Fontana, 2011

Première publication en Italie en 2011 par Sellerio editore, Palerme,
avec l'accord de PNLA & Associati S.r.l. / Piergiorgio Nicolazzini
Literary Agency

ISBN9 78-2-02-110497-4

© Éditions du Seuil, février 2013, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mon père

C'est pourquoi j'ai vraiment un peu de gratitude
pour l'injustice.
Que ferais-je sans elle
pendant ce qu'il me reste de vie ?

Erich Fried, *La Tâche de toute une vie*.

Les clous. Tout venait de là. Chaque jour, en arrivant au travail, en sortant déjeuner ou en rentrant à la maison, Doni s'arrêtait un instant pour les regarder.

De loin, ils ressemblaient à de petites imperfections, des taches naturelles sur le marbre ; et en fait c'étaient des clous, de gros clous à expansion en métal : une technique pour renforcer les plaques vu que le mortier d'origine était en passe de céder et que le bâtiment tout entier était fragilisé.

Ces objets avaient quelque chose d'une nature morale. Le siège de la Justice sujet aux lois supérieures de la matière. Mais Doni y voyait tout au plus l'idiotie de ses contemporains, et quelque chose comme un avertissement : on ne bâtit pas sur le sable.

Le jour où elle lui écrivit, Doni se disait que le Palais connaissait un tel destin parce qu'il refusait l'espace environnant. Il le combattait, incapable de s'insérer dans cette partie de la ville comme dans tout autre quartier. Et ce n'était pas seulement une question de clous, de fissures et de lai-

deur ; pas plus que l'architecture fasciste et le triomphe de la largeur sur la hauteur ne suffisaient pour se débarrasser de la question : non, le Palais avait sa spécificité.

C'était quelque chose qui avait à voir avec l'exil. Une sensation difficile à cerner.

À l'intérieur de ce bâtiment, Doni se sentait exilé du reste de la ville, du pays, du monde. Debout par la vertu de centaines de clous, sable bâti sur le sable.

Le jour où elle lui écrivit, Doni avait déjeuné avec Salvatori, l'un des substituts du procureur de la République, au lieu de se contenter d'une barre énergétique comme à l'ordinaire. Ce n'était pas dans ses habitudes. Les magistrats étaient toujours pressés et ils mangeaient tout au plus dans un des horribles selfs du coin.

Les quelques amis qui lui restaient, et notamment son beau-frère, lui enviaient l'emplacement du Palais ; c'était peut-être un Machin qui Refusait l'Espace, enfin tout ce qu'il voulait, mais il se trouvait à deux pas du Dôme. D'où l'idée qu'il déjeunait dans de délicieuses petites brasseries à la française ou dans d'austères bars années vingt – risotto au safran, bifteck et le café qu'on prend sur le zinc, l'écharpe par-dessus le manteau.

En réalité, Doni et ses collègues ne mangeaient pratiquement que des sandwiches. Beaucoup avaient pris en grippe

le rituel du déjeuner et certains tenaient le coup jusqu'à l'apéritif ou au dîner, quitte à se rattraper.

Mais avec Salvatori, ce n'était pas la même chose. C'était agréable de perdre un peu de temps avec lui, parce qu'il était vulgaire et désespéré. Deux caractéristiques que Doni détestait mais qui, réunies en la personne d'un Méridional replet, sur les quarante-cinq ans, doté d'une certaine propension à l'autodérision, produisaient un mélange plaisant.

Ils étaient allés dans un restaurant de la via Corridoni. Doni avait commandé une sole meunière et goûté une bière artisanale. Pendant tout le repas, ils avaient joué la même comédie que d'habitude : Salvatori était le bavard et Doni s'acquittait de son rôle par des réponses télégraphiques.

« Tu es tranquille maintenant, disait Salvatori.

– Plus que tranquille, je suis vieux.

– Eh, oui. Mais avec le Parquet général à l'horizon.

– Toi aussi tu y arriveras. Il suffit de savoir attendre.

– Mais toi, tu es carré. Tu bosses dur, tout le monde sait ça.

– J'ai toujours travaillé dur.

– Oui, mais tu continues à le faire. Tu ne mollis pas.

Tu vois ce que je veux dire ? »

Doni hocha légèrement la tête.

« Ils vont te nommer procureur général en province et tu seras casé, insista Salvatori. Ou je me trompe ?

– Non, j'y compte bien. Je devais aller à Varese, mais

Riccardi m'a soufflé le poste. » Doni coupa le dernier morceau de sole en deux parts égales. « Plus jeune et plus brillant que moi, à ce qui paraît.

– Et plus actif dans l'Association des magistrats.

– Et plus actif dans l'Association.

– Mais maintenant, tu vas te rattraper, non ? Pavie, Plaisance... Ou peut-être plus au nord, à Côme... Ou comment s'appelle donc ce bled ?

– Je ne sais pas. Côme, Lecco ?

– Oui, voilà. Un endroit comme ça.

– On verra bien.

– Tu n'en as pas marre d'être ici, toi ? »

Doni haussa les épaules et but une gorgée d'eau. La serveuse présenta l'addition.

« Moi, j'en ai plein le dos, dit Salvatori. Je ne supporte pas Milan. Ça fait quatre ans que j'y travaille et je n'en peux plus. Qu'est-ce que tu veux ? Oui, je sais, suffit de s'accrocher. C'est bien là le problème. Milan, on passe à travers. Moi, je n'y ai encore rien compris et, surtout, je n'arrive pas à m'y faire. Je n'arrête pas de circuler en dessous de cette foutue ville. J'habite à la station Piola, je prends la ligne verte le matin, je change pour la rouge, je sors à San Babila et le soir, c'est l'inverse. Où est-ce que tu crois que je vis, tu peux me le dire ?

– À Piola.

– Oui, je t'en ficherais, moi.

– Tu peux toujours te promener le soir, si tu y tiens tant que ça.

– Mais non. Où veux-tu que j’aille ? Et puis l’hiver, il fait trop froid et, l’été, trop chaud.

– On est bien, là maintenant.

– Ah, comment je pourrais t’expliquer cela ? C’est une question de temps, de rythme. » Doni eut un large sourire. « De générosité.

– Milan est radine. C’est une ville qui se fait prier avant d’accorder quoi que ce soit.

– Je ne suis pas habitué. Moi, j’ai l’habitude que les villes me tombent dans les bras, pas que je doive m’agenouiller et me battre pour avoir un peu de tranquillité. Ça doit être que je suis du Sud, juste pour coller aux clichés ; va savoir. En tout cas, pour vivre ici, il faut avoir Dieu de son côté.

– Amen », dit Doni, et il avala une autre gorgée de bière artisanale. Elle était fraîche et forte : il sentit sa bouche se relaxer et une agréable douleur lui parcourir les mâchoires.

Salvatori le dévisagea et il éclata de rire.

« Amen, répéta-t-il. Et gloire à lui au plus haut des cieux. »

Mais en sortant du restaurant, Doni vit un rayon de soleil qui barrait les immeubles au carrefour de la via Conservatorio. Il régnait à ce moment-là un calme étrange, une beauté inscrite dans les contrastes : la théorie de Salvatori réfutée, et Milan soudain resplendissante.

Doni se souvint de sa jeunesse, quand il rentrait à la maison chez ses parents après ses cours de droit. Il courait à travers ces rues et remontait la via Sottocorno, le corso Indipendenza jusqu'au piazzale Susa où ses parents avaient acheté un trois-pièces avec les économies de son grand-père. Il lui arrivait de temps en temps de s'arrêter dans un bar pour prendre un sandwich, ou bien il déviait vers le nord pour aller voir un film sur le corso Buenos Aires. Pas d'égarement – juste la douceur d'une trêve.

Salvatori le devançait de quelques pas. Doni s'arrêta un instant pour contempler la lumière : le rayon s'était pulvérisé en une sorte de splendeur éparse qui enveloppait toute chose : les branchages bourgeonnants, les façades des immeubles, le rebord des fenêtres. Avril ressemblait plutôt à un corps qu'à un mois.

Un enfant bondit vers la borne-fontaine devant l'église de San Pietro in Gessate. Un vieux monsieur élégant glissa le journal sous son bras et sifflota sur deux notes.

Doni sentit un frémissement et il le classa dans la rubrique des plaisirs qu'il n'éprouvait plus depuis bien longtemps – quelque chose de bref, d'immédiat, et qui dépendait probablement de la bière : il était vivant.

Il passa l'après-midi dans les locaux des serveurs informatiques pour y résoudre un problème avec les techniciens. (Il avait été nommé, bien malgré lui, responsable des

ordinateurs du Parquet général.) Une secrétaire avait effacé par erreur une partie de la base de données, même si elle s'obstinait à le nier. Elle était en larmes sur sa chaise et secouait la tête et l'index de gauche à droite : « Ce n'est pas ma faute, ce n'est pas ma faute ! disait-elle, la fenêtre a brusquement disparu de l'écran, je ne comprends pas ce qui s'est passé, mais ce n'est pas ma faute ! »

Doni avait des compétences limitées en la matière et c'était à lui de décider ce qu'il fallait sauver : les techniciens en avaient beaucoup plus que lui, mais elles étaient assez confuses. Au plus fort de la discussion, Ferrero l'appela. Un collègue piémontais, maigre, sûrement cinglé. Doni sortit pour répondre sur son portable.

« Roberto, dit l'autre. Je te cherchais.

– Marco.

– Je peux te déranger une seconde ? J'ai un problème d'ordi.

– Moi aussi, dit Doni. Et même plus d'un.

– Dans quel sens ?

– Je suis dans la salle des serveurs, il nous est arrivé une boulette.

– Ah. » Un moment de pause. « C'est qu'il s'agit d'un virus.

– Mets l'antivirus.

– Je ne sais pas comment faire.

– Comment, tu ne sais pas comment faire ?

- Je ne sais pas. J'ai soixante et un ans, Roberto.
- Et alors ? J'en ai soixante-cinq.
- Tu ne pourrais pas venir jeter un œil ? »

Doni sentit battre son sang à la hauteur de la cuisse gauche.

« Marco, dit-il d'un ton calme ; il y a des techniciens pour ça. Appelles-en un. Je suis un magistrat. Je me demande déjà ce que je fiche ici.

- Je sais, je sais, mais tu vois... » Il baissa d'un ton : « J'ai confiance en toi, tu es un collègue. Alors qu'eux, Dieu sait ce qu'ils vont pouvoir raconter.

- Et qu'est-ce qu'ils devraient raconter ?

- Parle plus bas... C'est que, tu vois, quand on va sur certains sites, il arrive qu'on chope des virus, non ?

- Certains sites ?

- Parle plus bas. »

Doni chuchota : « Marco, tu es en train de me dire que tu vas sur des sites porno pendant les heures de bureau ?

- Mais non, qu'est-ce que tu vas imaginer. Enfin, pas vraiment. Je vais sur la Toile, de temps en temps... Bon, d'accord, entre hommes, on se comprend. Alors, tu me le donnes ce coup de main ? »

Quand il revint dans son bureau, la lumière avait baissé et le Palais avait repris le dessus. La petite joie du midi, disparue.

QUE JUSTICE SOIT RENDUE

Doni souleva le rideau et regarda au-dehors. Il était six heures et quart et la plus grosse partie du travail qu'il avait eu l'intention de finir était encore à sa place. Il lui fallut un certain temps pour décider s'il ferait des heures supplémentaires, comme quand il était plus jeune (il avait aimé cela : manger sur le pouce une *piadina* avec un Coca, sentir la journée qui s'en allait, le frisson du soir – il avait aimé travailler dans le désert et la solitude), ou bien s'il rentrerait à la maison.

Au bout du compte, il décida de temporiser. Il était trop fatigué et le temps qu'il avait perdu à neutraliser le virus chez ce pervers de Ferrero l'avait épuisé. Il s'assit à son bureau, fit tourner sa souris et cliqua sur Outlook pour consulter une dernière fois son courrier.

L'un des mails qu'il devait encore lire portait une adresse inconnue. Il l'ouvrit.

Le mail disait :

Monsieur le substitut,

Je m'appelle Elena Vicenzi et je suis journaliste pigiste. Je travaille pour des journaux locaux et notamment la revue *A-Zone*.

Je vous écris à propos de l'**affaire Ghezal**.

J'imagine qu'il n'est pas normal qu'un substitut du procureur reçoive des preuves en faveur d'un coupable, mais j'ai confiance en vous et je pense avoir raison.

J'en viens au fait. J'ai mené une enquête approfondie ces derniers mois pour un article, et j'ai d'excellentes raisons de croire que Khaled Ghezal n'est pas coupable de ce crime.

Je suis consciente que ce mail peut passer pour celui d'une folle : je vous prie donc de croire que je **ne** le suis **pas**.

QUE JUSTICE SOIT RENDUE

Dès qu'il eut franchi le porche, l'aube le saisit et le fit trembler. L'air était froid, le ciel gris. La lueur des lampadaires transformait le paysage en un panneau uniforme, un fond de Georges de La Tour sans la moindre flamme : jusqu'à ce que Doni s'aperçoive qu'il était cette flamme, qu'il la portait en lui. Il n'y avait aucun autre feu à chercher ou à protéger au-dehors.

Il ne se sentit pas plus sûr de lui pour autant. Il ne se sentit pas mieux. Mais quelque chose qui ressemblait à du soulagement l'ébranla de fond en comble : l'idée d'accomplir un geste qui ne demandait aucune explication – qui ne réclamait aucun pardon.

Il fit le premier pas sur le trottoir. C'était à douze minutes de marche de chez lui.

Les clous du Palais de Justice resteraient sans doute toujours à leur place.

Pas lui.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2013. N° 108734 (XXXX)
Imprimé en France